



<http://cinemateur01.com>

Cinémateur

Fiche n° 1543

En attendant les hirondelles

France VO

Date de sortie : 8 novembre 2017

Durée 1h53

Du 22 au 28 nov 2017

En attendant les Hirondelles

De Karim Moussaoui



Aujourd'hui, en Algérie. Passé et présent s'entrechoquent dans les vies d'un riche promoteur immobilier, d'un neurologue ambitieux rattrapé par son passé, et d'une jeune femme tiraillée entre la voie de la raison et ses sentiments. Trois histoires qui nous plongent dans l'âme humaine de la société arabe contemporaine.

Dans ce film qui est son premier long-métrage, Karim Moussaoui, 41 ans, donne l'impression d'avoir mis en pratique le principe truffaldien selon lequel le tournage doit se faire contre le scénario, et le montage contre le tournage. Sa mise en scène tend entièrement, de fait, à distendre les mailles de son canevas scénaristique en y injectant de l'oxygène, de la rupture, du rêve, en diluant tout ce qui sur le papier était susceptible de faire discours – ici dans une décharge sentimentale violente, là dans la fulgurance d'un raccord, dans un interlude chorégraphique décapant, ou encore dans cette manière de terminer le film en y faisant entrer un nouveau personnage, comme si ce cadavre exquis pouvait se poursuivre indéfiniment.

Une constellation de signes qui se répondent compose, dans des agencements de couleurs splendides, une partition subtile et complexe où les destins sont également infectés par un pouvoir autoritaire et corrompu. Pour préserver les privilèges auxquels il a accès, chacun est comme forcé d'accepter les « *accommodements nécessaires* » et de fermer les yeux sur la violence qui se déchaîne sur les plus faibles, et sur ceux qui refusent de jouer le jeu. Première victime de la paralysie sociale qui en résulte, la jeunesse – son intelligence, sa puissance désirante, son insolence, sa beauté, que le film célèbre avec sensualité – qui n'a pour unique horizon que la place qui lui a été attribuée à la naissance.

Aucun des personnages n'échappe à cet aveuglement volontaire, symbolisé dans le film par la cataracte qui brouille la vue d'un promoteur immobilier coupable d'avoir laissé croupir dans son sang, pour s'éviter des ennuis, un jeune homme qui s'est fait agresser sous ses yeux. Pas même la demoiselle au tempérament de feu, qui a renoncé au garçon, issu d'un milieu populaire, qu'elle aimait, pour épouser un ami de la famille. Quant au médecin qui pousse la porte des toilettes le jour de son mariage pour la refermer aussitôt, dégoûté par ce qu'il y trouve, il se voit, lui, ouvrir les yeux de force par une femme resurgie de son passé. Dans les années 1990, il s'est retrouvé, comme elle, enlevé par des islamistes et a assisté à son viol. L'enfant né de ce crime ne parle pas. Il émet des cris épouvantables, stridents comme ceux d'un animal qu'on serait en train de torturer, qui vous nouent le ventre. A l'image du refoulé, nous dit Karim Moussaoui, qui continuera de paralyser la société algérienne tant qu'elle ne décidera pas de regarder ses crimes en face. **Le Monde**

Il y a six ans éclataient les "printemps arabes" principalement en Tunisie et en Egypte. Tenu par la main de fer du régime, le peuple algérien attendait. Il attend toujours. C'est sans doute à ces espoirs toujours repoussés à plus tard que fait référence le titre du film de Karim Moussaoui. Le réalisateur tricote ici trois histoires vaguement reliées entre elles. Celle d'un ex-couple sexagénaire bourgeois : elle désespère de l'actualité politique alors que lui est remarié à une Française qui voudrait retraverser la mer, lassée de ne pas trouver d'emploi. Ensuite, on suit un médecin qui apprend la veille de son mariage qu'il a eu un enfant naturel avec une ancienne maîtresse. Enfin, on croise deux jeunes amoureux dont le couple est plus que fragile puisque la femme a été promise à un homme de son village et doit préparer son mariage.

Epousant la structure du road movie, Moussaoui nous invite à un voyage topographique et politique en Algérie où l'on traverse les villes, banlieues, déserts et villages, les classes sociales, les us et cultures (traditionnelles ou modernes) et les générations. Partout le même constat : ça va mal, mais on s'accroche. Que les difficultés soient d'ordre économique, affectif ou existentiel, chacun oscille entre la résignation et le combat. Moussaoui pose sur ses personnages un regard précis, patient, emphatique et élégiaque, marqué par une belle attention portée aux acteurs, aux lieux, aux silences parlants et aux justes durées. Son style manque peut-être un brin d'originalité et de tranchant, mais ce "classicisme" tranquille légèrement infusé par l'inquiétude de la modernité procure au spectateur un beau mélange d'émotion et de méditation. **Les Inrocks**

Un quinquagénaire cossu et tortueux – l'excellent Mourad Djouhri suggérant dans chaque pli de son visage l'impasse du temps – perd un peu le fil de sa vie. Dans Alger, telle qu'elle s'est étalée, si loin de son centre haussmannien.

Une jeune fille ténébreuse, Hania Amar en belle archétype suburbain – jean et voile - des années post-traumatiques - se déhanche entre deux destins. Egarée dans les canyons d'un grand territoire.

Un sémillant médecin provincial en quête de mariage avec sa cousine, - Hassan Kechach très convainquant en célibataire tardif - chavire sous une fulgurante réminiscence des années 90. *En attendant les Hirondelles* de Karim Moussaoui est la première esthétique aboutie sur la résilience en trompe-l'œil des Algériens de l'après-guerre civile. Sans partie pris civique ?

Le premier long métrage de l'ancien fondateur-animateur du ciné club Chrysalide ne concède rien à l'attente « anthropologique » des publics européens pré-configurés par les news en boucle. Ceux des coproducteurs français et allemands. Film en code local. C'est, dès les premiers plans, le premier clin d'œil complice avec le public algérien. La contrepartie est exigeante. Accepter de se regarder. Dans l'enfermement des existences. Le décor chaotique des paysages urbains. Et les sollicitations troublantes du grand large.

Karim Moussaoui a calé sa caméra sur la ligne de rupture entre deux possibles. En fait, deux abîmes. La proximité vertigineuse du vide est toujours présente, d'un plan à l'autre. Mourad, doit-il basculer et accepter, pour la première fois, de verser un pot de vin ou doit-il renoncer au gros marché qui sécurisera son entreprise ? Le renoncement n'est-il pas de "faire comme les autres" ? La jeune Aicha peut-elle encore écouter son cœur et son corps et fuir son destin nuptial de la « raison » ?

La route pour échapper au destin écrit

Dans *En attendant les hirondelles*, le mal-être des personnages serait banalement camusien, s'ils n'étaient pas des Algériens figés dans un entre-deux. Leur après-guerre. Un lieu immobile, suggéré par la nudité glaçante des plans de Moussaoui ; chantiers de nuit, oasis improbables, introspection plein écran. Les intrigues sont un prétexte. Elles se perdent au fil des « switch » du scénario.

Pour aller où ? L'Algérie « nouvelle » n'est pas fiable. Pour Biskra mieux vaut éviter les tunnels de Lakhdaria en rénovation perpétuelle. « L'ancienne route est plus sûre ». L'Algérie est une petite Amérique. L'espace intérieur est grand. Il propose encore le mouvement quand la vie se fige. Dans la tentation du road movie, celle des échappatoires.

Les personnages ont toujours la main sur leur vie. Le choix. Ils peuvent la noyer dans une évasion musicale. Une fresque de Emir Kusturica. Ou l'épiloguer en renonçant à un pays « trop compliqué » pour venir s'y installer quand on a grandi en France.

Les personnages d'*En attendant les hirondelles* sont finalement libres. Surtout les femmes. Elles fuient sans cesse. Détournent les codes - comme Sonia au

début du film, prégnante en citadine divorcée. Où s'échafaudent d'ingénieux stratagèmes de la survie. Comme Nadia Kaci dans le personnage lumineux d'une ex-kidnappée des maquis islamistes.

En attendant les Hirondelles pouvait être le requiem pesant des dernières années Bouteflika. Congestionné. Pessimiste. Comme, en son temps, « l'homme qui regardait par la fenêtre » de Merzak Allouache avait capté le spleen fugace qui allait assombrir les années Chadli.

Chez Moussaoui rien n'est écrit à l'avance. Une fenêtre est toujours ouverte sur un autre possible. Cette possibilité du choix a un prix. Il est tacite. Déstabilisant. Il nous attend au bout du voyage. Avons-nous toujours fait le bon choix pour éviter le pire ? Une « éthique » de la lâcheté citoyenne ordinaire se dessine prudemment au deux bouts du film. Non-assistance à personne en danger. Et si la braise ardente du refoulé collectif des Algériens était celui là ? Ne pas avoir agi comme il fallait pour se protéger du déferlement des violences des années 90.

Question explicite sur la ligne de vie du médecin face à la rescapée du maquis. Le lieu imaginaire inaudible qui travaille l'univers de Moussaoui. Et donne une force dérangeante à son écriture cinématographique.

La résilience des Algériens est fragile. Karim Moussaoui l'avait chuchoté dans *Les jours d'avant*, son premier essai. Il a, avec ce premier long métrage, réalisé une œuvre charnière du cinéma algérien, pour le dire plus haut. Sur un faux air détaché. Il en reste un héritage clinique. Un enfant qui crie lorsqu'on le touche. La névrose collective de l'après-traumatisme aussi n'est pas une fatalité sous le soleil de Ghoufi dans le sud Aures. Elle a son antidote. La guitare de Lotfi Attar. A voir et à écouter absolument. **Huffpost Algeria**

Cette même semaine



Prendre le large

De Gaël Morel

Hommage au milieu ouvrier

C'est en évoquant avec son père la situation du textile à Villefranche-sur-Saône, où il a longtemps travaillé lui-même comme ouvrier, que Gaël Morel a eu l'idée de cette femme qui accepte un reclassement au Maroc.

"Le textile est complètement sinistré dans ce département et les délocalisations y sont nombreuses. A Tarrare, non loin de Villefranche, 80% des usines ont mis la clé sous la porte. Quelques-unes sont encore en activité dans ce bassin, parmi lesquelles celle où a travaillé mon père. J'ai eu la chance de pouvoir tourner dans ce décor si important pour moi toutes les séquences montrant le personnage d'Edith au travail en France."